NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 26 DÉCEMBRE 1886.

BULLETIN ARTISTIQUE.

VII.

PATTI *et les décadents—Vite un lit de Procuste—Singulière sélection ; aigles et oies —Une gageure—Ce que coûte le talent—Châteaux en Espagne—Un bruit erroné—Reprise de* CARMEN*—L'œuvre contestée d'abord—Le Soleil des morts—Grands Prix de Rome—Un "quoique" désobligeant—Un joli cortège—Ernest Guiraud—Jean Baptiste Guiraud—Eugène Prévost—Les débuts de* FAUST *de Gounod—Bruxelles —Une réparation—La partition de Bizet —Couleur locale—Les Ecoles—Mlle Devéria—Mlle Weyns—M. Van Loo—M. Manugé—*MME BONIFACE—RIGOLETTO *—Mlle Romeldi.*

Eh bien ! non, j'ai beau m'y essayer, impossible, absolument impossible de garder mon sérieux devant ceux qui disent et répètent que Patti n'a plus de voix, ou que ce qui lui en reste manque de fraîcheur, ou bien encore qu'elle est démodée.

Démodée mais pour qui donc, s'il vous plaît ? Pour vous qui mordez aux idées pédantesques, qui avez des partis pris à revendre, soit ; mais non pas pour ceux-ci, pour ceux-là. Démodée, Patti ! pas de rire assez large pour se gausser de celle-là. Ah ça, même à cette époque de décadents, de je ne sais quel argot agaçant, pris d'une hotte commune, se substituant trop souvent à l'esprit ; à cette heure de stériles, d'essoufflés au moral et au physique, qui nient tout ce qui est grand, tout ce qui crée, tout ce qui a des ailes, du vol ; à cette période à la Procuste, où tant de niveleurs —niveleurs pour cause, vous m'entendez bien—prétendent ramener au sol ceux qui ont des envolées dans les sphères supérieures, est-ce que, d'aventure, le talent pur, radieux, se démoderait aussi, comme le vêtement de la saison passée ? Est-ce que pour ce talent là il y a aussi des couturières et des coupeurs, chez lesquels le prétendu bon ton exige qu'on prenne sa pelure ? Est-ce qu'en matière d'art, le talent ne suffirait plus comme autrefois ?

Faudrait il, afin de complaire aux étriqués du moment, que les sommités véritables se laissassent amputer de leurs ailes, comme les volatiles qu'on condamne ainsi à la basse-cour, qu'on y interne sûrement ? Sous prétexte de mode ou pseudo-mode, prétendrait-on que l'artiste consacré se rapetissât aux formules mesquines, fades, à la pâle, froide convention de certains petits clans ?

Mais alors voici que le même moule s'impose à tous ; voici que, par un renversement de la logique, les infimes intelligent leur mot d'ordre aux grands ; voici que l'aigle ne peut plus planer seul ; qu'il lui faut descendre de ses hauteurs, de ses solitudes, et voler en bandes, comme les oies. Comme celles-ci, le voilà à la portée des chasseurs. Alors tout à l'heure gare au plomb ! il ne lui manquera plus, au pauvre aigle, que les rourrons dont s'accommodent ses nouveaux collègues.

Non, non, rien de plus réjouissant que les cris des novateurs, rencontrés si fréquemment à cette heure dans un monde amoindri d'artistes en tous genres. Ils sont adorables avec ce qu'ils appellent leur modernité. Ils vous interdisent les sommets dont l'ascension leur est impossible, et ils appellent cela créer une Ecole.

Disciples d'eux-mêmes, jaloux de votre élégance, à vous, qui avez la véritable—le monde entier et la continuité de vos succès l'attestent—ces faux élégants voudraient vous prouver qu'on trouve la plus complète, la seule expression du goût au Prophète ou à la Belle Jardinière où ils se fournissent leur peinre. Ils n'ont que faire de ces admirations qu'ils disent surannées ; ils vont vous donner le *la* en matière de culte. Arrière vos idées qui ont fait leur temps ! ces petits Saint Jean-Baptiste vous apportent aussi "la bonne nouvelle"; ainsi que le dit Molière : "Ils ont changé tout cela"; le cœur et le foie se sont déplacés dans l'organisme. Ces révélateurs vous gratifient d'une recette nouvelle pour faire beau. Ils se chargent de vous prescrire le plat du jour ; il est bien porté de le trouver bon.

Donc Patti, atteinte et convaincue d'avoir tout à l'heure quarante-cinq ans; d'avoir trop vécu, et de ne pas appartenir à certaines couches artistiques nouvelles, Patti n'a plus qu'à se retirer de la scène ; elle est rococo, elle est démodée. Sa place l'attend déjà au musée des antiques.

Voilà ce que j'ai entendu, l'autre jour, clamer et proclamer.

Tout cela est à la fois pitoyable et burlesque. Aujourd'hui comme hier, comme demain, comme toujtemps encore, cela est à prévoir, à saperef, Patti reste, restera, dans son genre, la virtuose incomparable. Pas un artiste en vue, pas un artiste autorisé qui ne s'incline devant cette individualité. Elle est encore, elle est toujours la leçon vivante, séduisante des plus fortes ; son talent acru, immensément acru, charme plus que jamais ; c'est d'une désespérante perfection me disait, l'autre soir, l'un des plus distingués représentants du chant à la Nouvelle-Orléans. Il avait raison. Quant à la voix, aux ressources physiques qui persistent en Patti, j'accepterais volontiers la gageure que voici :

Produisez Patti dans un milieu où elle ne soit point connue, ce serait là, par exemple, le pas le plus difficile à franchir. Annoncez-la comme une cantatrice phénomène de dix-huit ans ; faites-la entendre derrière un rideau, qui ne puisse en rien être obstacle aux sons, et je maintiens que quatre-vingt-dix-neuf auditeurs sur cent — tous au moins — déclareront, spontanément, avec enthousiasme, que cette voix a une limpidité, un cristal, une fraîcheur, une vigueur exceptionnels.

Cette fraîcheur est, à vrai parler, comme un miracle de la nature, et je ne m'étonne point des surprises et du charme qu'elle causait tout récemment à Paris.

En cela Patti n'est pas seulement servie par son organisation ; elle a aussi adopté, pour la conservation de ses moyens, le mode de vivre, l'hygiène les plus sévères. On peut bien dire d'elle qu'elle est, sous ce rapport, la prisonnière de son talent.

Mardi dernier, j'avais le plaisir de passer avec elle quelques instants trop courts ; elle, me disait, je le savais d'ailleurs,—à quelles privations elle se condamne invariablement, tant qu'elle est en cours de représentations ou de concerts.

A pareille heure, et quelles que soient les tentations, elle se prive de soirées, de bals, du moindre spectacle ; elle ne reçoit guère, ne sort point, se claquemure dans ses appartements.

Dans votre dernier article vous me parliez d'un élixir à la Cagliostro dont sans doute je dois faire usage, me disait-elle gaîment ; eh bien tel est celui que j'emploie.

Et dans cette voie la grande cantatrice est aussi conseillée par son mari, M. Nicolini, artiste de très haute distinction ; on le sait, qui n'ignore pas qu'on n'arrive point aux hautes situations sans s'imposer des sacrifices, et que, si l'art offre d'immenses, d'incalculables jouissances à ses favoris, il leur impose aussi de rudes austérités.

Au cours de cette visite, Patti chez qui la modestie est un trait saillant, caractéristique—m'a parlé chaleureusement de l'accueil si brillant qu'elle a reçu une fois de plus à la Nouvelle-Orléans. Une simple débutante aurait montré moins de bonheur devant ce gosier ; en rappelant le soirée unique qu'elle nous a donnée, Patti avait vraiment des fanfares de joie ; elle à qui, pourtant, aucun triomphe n'est inconnu.

Et elle ajoutait qu'elle espérait bien pouvoir se contredire elle même quelque jour prochain, et nous revenir une fois encore, tant un adieu définitif lui coûte.

Donc vite, bien vite, qu'elle se donne ce tout aimable démenti ; nous avons la faiblesse d'affectionner les démodées comme elle, et nous nous passons volontiers de celles ou de ceux qui condamnent sa mode à elle. Pour nous c'est encore la bonne ; on n'est pas parfait.

Avant d'aborder à un autre sujet, un mot de plus, qui se rattache à la merveilleuse chanteuse, si supérieure, si dominante comme artiste, si sympathique comme femme.

Mme Carlo Patti, belle-sœur de Patti, me prie de déclarer qu'elle n'a eu aucune entrevue avec aucun reporter, et que, par conséquent, elle n'a pas pu, comme elle n'a pas voulu — par cet intermédiaire — entretenir le public de détails qui, à son sens, devraient demeurer dans l'intimité.

Elle n'a donc mis nul reporter dans la confidence de faits relatifs, pour sa fille, à une position nouvelle. Elle n'a parlé à aucun membre de la presse de château possédé ou à posséder en Angleterre, dans le pays de Galles. Les châteaux qui miroitent à ses yeux — s'il en est — ne sont que châteaux en Espagne.

Elle n'a jamais eu la pensée de faire de la publicité autour des bontés que Patti prodigue à sa nièce, à la fille de son frère Carlo Patti. Mme Carlo Patti garde une reconnaissance inaltérable à la belle-sœur qui porte tant d'affection à son enfant, qui lui donne une seconde mère ; mais elle n'a pas jugé qu'il convînt de mener bruit autour de cette affection et de ce bienfait. Quant à une adoption en règle, quant à un acte notarié passé à cet effet, rien de semblable n'existe, et Mme Carlo Patti se demande comment rumeur semblable a pu faire chemin.

Elle désirait que cette dénégation trouvât place dans le présent Bulletin Artistique ; voilà qui est fait.

Ce qu'en cela je sais par moi-même, puisque Patti a bien voulu me le dire, c'est qu'elle a le plus vif attachement pour sa nièce ; qu'elle l'appelle déjà sa fille, qu'elle l'a adoptée, sans qu'il ait été besoin en cela d'une intervention de notaire, jusqu'ici du moins ; et que, sa tournée artistique terminée, elle conduira la jeune fille sur son domaine du Pays de Galles, où elle vivra à ses côtés.

Un départ comme celui de Patti laisse toujours un grand vide, soit dit sans aucune intention désobligeante à l'endroit des artistes qui nous restent.

Néanmoins, pour atténuer les regrets causés par ce départ si prompt, nous avons en les passe-temps de la fête de Noël et la reprise de *Carmen* ; nous avons en les la prochaine venue du Jour de l'An.

Cette reprise de *Carmen* a été l'objet dès sous les plus assidus, les mieux compris, de la direction. Dans la distribution qu'elle a faite de l'œuvre elle a réuni tous les artistes aimés dont elle pouvait disposer. J'espère que le langage des cartes lui sera beaucoup plus favorable qu'il ne l'est à Carmen, et que toutes leurs bonnes promesses seront tenues à chacune des soirées de cette reprise, qui mérite grande voque.

Comme pour *La Vestale, La Dame Blanche, Guillaume Tell, Robert le Diable, Les Troyens, Faust,* de nombreuses protestations se sont élevées, au début, contre *Carmen*, en plein Paris. Ces négations, violentes parfois, Bizet ne les a pas entendues du moins.

Destiné à disparaître à l'époque où son nom devait recevoir une imposante consécration, il n'a pas eu la douleur de se voir un instant méconnu par sa propre ville natale. Il s'en est allé au moment où se faisait le rayonnement autour de ce nom, devant lequel le public fut longtemps hésitant, comme lui-même avait aussi hésité sur sa voie. Bizet ne connut donc la gloire que comme soleil des morts, ainsi que le disait Balzac.

Bizet était Grand Prix de Rome.

Je ne me rappelle plus quel critique parisien écrivit autrefois, à propos du début de Victor Massé, à l'Opéra Comique de Paris, par *La Chanteuse Voilée* : Le compositeur a réussi, quoiqu'il soit Grand Prix de Rome.

La même idée fût fréquemment exprimée sous formes diverses ; petite monnaie de l'esprit, qui ne doit plus guère avoir cours, ce me semble.

Ce effet, la plaisanterie n'a plus raison d'être ; ce "quoique" est décidément hors de place ; les faits abondent, se prêtent pour le prouver.

Je sais bien que le prix de composition musicale ne vous sacre point homme de génie ; il n'est cependant point circonstance aggravante, me paraît-il. Qui l'obtient, a certainement une base sérieuse, solide sur laquelle asseoir son œuvre, et a le droit de se rire du "quoique" rappelé plus haut ; mot d'un esprit trop facile.

Et puis voyez ; en repassant les Grands Prix de Rome, depuis 1803, date de la fondation, on est bien forcé de reconnaître que chez beaucoup de ceux là l'étude n'a pas alourdi, neutralisé l'imagination et qu'en eux celle-ci s'est montrée à des degrés divers.

Nommons les plus en vue, dans le passé, dans le présent, avec les dates de concours : Hérold, 1812 ; Panseron, 1813 ; Halévy, 1819 ; Jean Baptiste Guiraud, 1827 ; Hector Berlioz, 1830 ; Eugène Prévost, 1831 ; Ambroise Thomas, 1832 ; Boisselot, 1836 ; Gounod, 1839 ; Bazin, 1840 ; Louis Maillard, 1841 ; Victor Massé, 1844 ; Duprato, 1848 ; Léonce Cohen, 1852 ; Bizet, 1857 : Ernest Guiraud, 1859 ; Paladilhe (dont un grand opéra : *Patrie!* en collaboration avec Sardou, a dû être chanté ces jours-ci à Paris), 1860 ; Massenet, 1863 ; Lenepveu, 1865 ; Pessard, 1866 ; Serpette, 1871 ; et enfin Salvayre, 1872, dont l'œuvre nouvelle, *Egmont*, drame lyrique en 4 actes, livret de MM. Albert Wolff et Albert Millaud, a obtenu, le 4 du 6 décembre, un succès très marqué à l'Opéra Comique de Paris.

On en conviendra, le cortège est imposant, quoique composé de Grands Prix de Rome ; l'Institut de France a le droit d'être fier de ses lauréats. Je suis heureux aussi de faire ressortir que l'un de ceux-ci, M. Ernest Guiraud (couronné à l'unanimité, soit dit en passant) est né à la Nouvelle-Orléans, où il commença et mena assez loin aussi ses très fortes études ; et que deux autres, Jean Baptiste Guiraud, son père, Eugène Prévost, ont vécu si longtemps ici (ce dernier y est mort) qu'on peut bien dire que la Louisiane était devenue leur second pays. A coup sûr ils la considéraient comme telle.

Bizet, longtemps avant le succès trop tardif de *Carmen*, était considéré par les maîtres comme un compositeur de la plus haute portée, comme un savant en même temps qu'un esprit hors ligne.

Guiraud, le compositeur applaudi sur les scènes de l'Opéra-Comique, de l'Opéra, Guiraud, auquel la première place vacante à l'Institut est promise, et dont l'un des critiques les plus lus de Paris, Louis Besson, disait récemment encore : "Salvayre connaît tout, aussi bien que Guiraud, qui est une bibliothèque vivante" ; Guiraud avait pour Bizet une amitié ardente, fraternelle, une admiration sans bornes.

La perte de celui-ci, perte dont la France ne mesura pas tout d'abord l'immensité, frappa au cœur Guiraud. L'ami, l'artiste étaient atteints du même coup ; un compagnon fidèle, affectueux, dévoué, s'en allait de lui et un deuil se faisait pour l'Ecole française, pour le monde musical.

Donc *Carmen* ne fut pas comprise dès l'abord par le public parisien ; loin, bien loin de là. Ainsi qu'en 1859, à l'occasion de *Faust*, dont la vogue ne commença réellement qu'après que Barbot eut cédé la place à Michot—le vrai Faust alors—Paris se montra indécis en présence de la partition de Bizet.

Cette fantaisie certant du type accoutumé ; cette musique, avec son caractère propre, son orchestration [illegible] ; une certaine mêlée [illegible] ; d'un côté [illegible] ; d'autre part, [illegible] ; d'un côté [illegible] ; d'autre part, [illegible] ; d'un côté [illegible] ; d'autre part,